

Iran-Occident : trente ans de clichés et d'incompréhension

C'était il y a un an, le 13 juin. Téhéran était en état de siège avec, dans les rues, des autobus en flammes et des troupes anti-émeutes en tenue de RoboCop. Sur le toit des immeubles, les habitants hurlaient «Allah o Akbar». Les cris se relayaient de terrasse en terrasse, comme aux grandes heures de la révolution qui renversa le chah en 1979. Nous avons trouvé refuge chez Afchin, un ami graphiste. Il était surexcité. «Je viens de ramener ma mère âgée de 71 ans, dit-il. Elle était à deux rues d'ici, en train de mettre le feu à des poubelles. Ah, l'odeur des poubelles qui brûlent, ajouta Afchin, c'est le parfum

de la liberté!» Depuis la nuit précédente, l'Iran était en ébullition.

A l'issue du premier tour de l'élection présidentielle, on donnait le président sortant, Mahmoud Ahmadinejad, vainqueur avec plus de 60 % des voix. Des résultats considérés comme suspects par beaucoup d'Iraniens. En quelques heures, l'ambiance bascula d'une campagne électorale euphorique à la répression sanglante. Les cortèges bariolés d'hommes et de femmes chantant l'espoir de changement se muèrent en manifestants du «mouvement vert». Ils criaient «mort au dictateur» et étaient aussitôt chargés par les bassidjis (miliciens islamiques) et les pasda-

rans (gardiens de la Révolution) armés de matraques, de gaz lacrymogènes et de fusils à balles réelles. Tout au long de l'été et de l'automne, des milliers de personnes furent arrêtées. Les plus connues ne sont ressorties de la sinistre prison d'Evin que pour paraître dans un procès de masse, accablées par des aveux arrachés sous la torture. Certaines succombèrent, d'autres furent pendues pour l'exemple.

Le soulèvement de l'année dernière trouve ses racines au début du XX^e siècle

En l'absence de journalistes étrangers (ils avaient été obligés de quitter le pays vers le 20 juin), les protestataires racontèrent eux-mêmes leurs souffrances, en prenant des photos et tournant des films avec leur téléphone portable qu'ils publièrent sur des sites comme Facebook, Twitter ou YouTube. A Paris, Londres ou Washington, chacun fut impressionné par la modernité et l'ouverture sur le monde de ce «mouvement vert», qui utilisait les derniers moyens de communication, l'Internet et l'ensemble de ses réseaux sociaux, contre un régime islamique, arriéré et violent. Après trente ans d'incompréhension, c'était comme si l'Occident retrouvait ses propres enfants dans les rues de Téhéran. Depuis la révolution de 1979, les télévisions nous avaient habitués aux images de foules fanatisées par une théocratie moyenâgeuse, des femmes en tchador portant kalachnikov et criant «mort à l'Amérique», des hommes barbus qui défilaient en se fouettant le dos. Et voilà que les rebelles iraniens nous ressemblaient et paraissaient nous tendre les bras. Les choses sont pourtant plus compliquées en Iran que ne le laissent supposer les clichés dont ce pays est accablé depuis trente ans. ►



Soudain, en 2009, de tout jeunes manifestants connectés avec le monde apparaissent sur les écrans occidentaux.

La révolution islamique de 1979 est encore perçue comme une libération

► Le soulèvement postélectoral en Iran ne fut pas une tentative de rejoindre le monde occidental, ni d'en adopter le modèle politique, mais le plus récent épisode d'un intense combat, commencé dès le début du XX^e siècle, pour débarrasser le pays de deux fléaux de son histoire: le despotisme et l'ingérence étrangère. Un combat dont les dimensions historiques, religieuses et nationalistes ont largement échappé à l'Occident. Si bien que le malentendu perdure.

Depuis trois millénaires, l'Iran a fait preuve d'un génie très particulier, qui a offert à l'humanité des savants comme Avicenne et al Biruni, des poètes comme Rumi et Omar Khayyam ainsi que des centaines d'inventions allant des batteries électriques au service postal, de la trigonométrie à la première charte des droits de l'homme. A chaque siècle ou presque, s'est développée une civilisation sophistiquée que les invasions arabe, mongole, afghane,

russe ou anglaise ont réduite à néant. Car les Iraniens n'ont jamais opposé de résistance farouche à leurs envahisseurs, préférant les changer de l'intérieur. Au fil des siècles, l'identité s'est ainsi construite par accumulation plutôt que par rejet de l'hétérogénéité, ce qui explique sans doute une partie des paradoxes actuels: le pays le plus américanisé de la région se fait le champion de l'antiaméricanisme et une nation de poètes fait peur à l'Occident.

Les foules de 2009 dénonçaient surtout la trahison des idéaux de Khomeiny

Chaque fois que c'est possible, l'Iran cultive sa singularité. Sa religion, le chiisme, a d'ailleurs été taillée sur mesure au XVI^e siècle par chah Abbas I^{er} pour isoler le pays de son ennemi de l'époque, l'empire ottoman. A présent, l'Iran compte quinze voisins, mais les relations ne sont au beau fixe qu'avec un seul d'entre eux. Et encore ne s'agit-il sans doute pas du plus stratégique:

l'Arménie. Parfaitement conscients des heures glorieuses et des vicissitudes de leur histoire, les Iraniens ont de bonnes raisons de se méfier de l'étranger. En 1905, leur révolution constitutionnelle a été écrasée par un monarque appuyé par les Russes et les Britanniques, lesquels voyaient d'un mauvais œil cette expérience démocratique unique au Moyen-Orient. En 1953, le gouvernement de Mossadegh, qui avait nationalisé le pétrole dans un geste d'une étonnante modernité, a été renversé par un coup d'Etat fomenté par la CIA. Si bien que la révolution islamique de 1979 est considérée en Iran, y compris par les protestataires d'aujourd'hui, comme une libération de la mainmise étrangère.

Les leaders de l'actuelle opposition, Mir Hossein Moussavi et Mehdi Karubi, sont d'ailleurs tous deux de grandes figures révolutionnaires. « Cette révolution a été le véritable fondement de l'indépendance iranienne. Mais elle a été très mal comprise en Occident », estime Yann Richard, directeur de l'Institut d'études iraniennes à la Sorbonne nouvelle (Paris III). Si mal comprise que l'Europe et les Etats-Unis ont encouragé l'Irak de Saddam Hussein à attaquer l'Iran en 1980 et l'ont soutenu tout au long d'une guerre de huit ans qui fit plus d'un million deux cent mille morts dans les deux camps.

Si l'indépendance a été enfin acquise en 1979, il en va autrement de la démocratie. Durant les dix premières années, la question ne s'est pas posée avec trop d'intensité: la priorité était à la défense contre l'Irak. Et puis, de son vivant, l'ayatollah Khomeiny était tellement populaire que l'immense majorité des Iraniens ne songeaient pas à remettre en cause un régime qui, certes, n'offrait pas une grande liberté politique, mais ne constituait pas non plus une dictature de type stalinien ou nord-coréen. Chaque élection pouvait malgré tout apporter son lot de surprises, des voix dissidentes se faisaient entendre, y compris parmi les mollahs, et la censure laissait passer certains films ou articles qui critiquaient violemment le système en place. Aujourd'hui encore, les protestataires s'en prennent au président Mahmoud Ahmadinejad, voire au guide suprême Ali Khamenei, mais jamais à Khomeiny. Et lorsqu'à la ►



Le sourire ironique permanent du président Mahmoud Ahmadinejad agace ses adversaires politiques. Mais il compte encore de nombreux partisans.

Imaginer que les forces d'opposition sont laïques est un grave malentendu

► fin 2009, un poster représentant le fondateur de la République islamique fut brûlé au cours d'une manifestation, l'opposition a immédiatement pris ses distances en dénonçant une provocation orchestrée par le régime lui-même : «Je suis certain que les étudiants n'ont jamais franchi de telles barrières, affirma Mir-Hossein Moussavi. Parce que nous savons tous qu'ils aiment l'imam (Khomeiny) et qu'ils sont prêts à sacrifier leur vie pour lui.»

Sans doute le plus grand malentendu entre l'Iran et l'Occident porte-t-il sur la religion chiite, à laquelle appartiennent 90 % des Iraniens mais seulement 10 à 15 % des musulmans de la planète. Le chiisme est souvent perçu comme une version extrême de l'islam, alors que sa lecture du Coran est à la fois plus souple et pluraliste que l'interprétation sunnite, laquelle a engendré la plupart des dérives totalitaires, comme le régime saoudien, et terroristes, comme Al-Qaïda. Sur la dizaine de grands

ayatollahs iraniens ayant autorité pour émettre de la jurisprudence, deux seulement soutiennent le régime actuel. Et les autres ont des idées parfois détonnantes, comme l'ayatollah Youssouf Saneï qui estime que les femmes doivent être libres de choisir si elles veulent ou non porter le foulard.

Imaginer que les forces progressistes iraniennes sont forcément laïques, voire athées, est à l'origine d'un autre malentendu. En vérité, l'immense majorité de ceux qui manifestaient l'an dernier sont religieux. L'un de leurs slogans, «Ya Hossein, Mir-Hossein», consiste à assimiler le leader de l'opposition, Mir-Hossein Moussavi, à l'imam Hossein, martyr du VII^e siècle et figure tutélaire du chiisme. Ce n'est pas un hasard non plus si la manifestation la plus importante des troubles de 2009 a eu lieu à l'occasion de la fête religieuse de l'Achoura, le 27 décembre, qui célèbre la décapitation de Hussein par les sunnites en 680 après J.-C.

Comme l'a montré l'islamologue Olivier Roy, les Iraniens ont été échaudés par trente ans d'un régime théocratique qui n'a cessé d'instrumentaliser leur croyance, et ils ont pris leurs distances par rapport à l'islam politique et ses institutions, que ce soit le guide suprême ou la prière du vendredi. Mais ils demeurent très pratiquants, priant à la maison, respectant le ramadan et vouant un culte fervent aux douze imams de leur religion. Ainsi, la ville sainte de Mashad, qui abrite le mausolée de l'imam Reza, attire-t-elle vingt millions de pèlerins chaque année.

Ahmadinejad a réussi à faire du nucléaire une question d'orgueil national

À l'instar de leur histoire nationale et de leur religion, les Iraniens semblent, eux-aussi, être constitués de plusieurs couches, de plusieurs dimensions. Je me rappelle par exemple avoir vu mes voisins, de retour d'un pique-nique où ils avaient célébré joyeusement le treizième jour de la nouvelle année persane, conformément à une tradition d'origine zoroastrienne (la religion des Perses avant l'apparition de l'islam), enfiler une chemise noire pour pleurer et se fouetter le dos en mémoire du martyr de l'imam Hossein, lors des cérémonies de l'Achoura. Ils étaient passés en quelques minutes du rire aux larmes, avant de revenir tranquillement à la maison regarder les télévisions étrangères grâce aux antennes paraboliques clandestines. En Iran, une jeune femme peut critiquer durement le régime mais se dire parfaitement heureuse de vivre dans son pays et ajouter qu'un mariage arrangé par les parents est une meilleure garantie de vie heureuse qu'un mariage librement décidé. De même, un intellectuel peut regretter la fermeture du pays voulue par le pouvoir en place, mais justifier la politique nucléaire du président Ahmadinejad, qui a réussi à en faire une question d'orgueil national au moment où Barack Obama tente d'imposer de nouvelles sanctions.

Quelle que soit l'issue du bras de fer entre le régime et l'opposition, l'Iran restera ce pays presque insulaire, ce continent en soi, qui cherche son propre chemin, en dehors des autoroutes que l'Occident voudrait lui tracer. ■

Serge Michel

Le chiisme iranien fut taillé sur mesure au XV^e siècle pour isoler le pays de l'empire Ottoman. Chaque année, les Iraniens célèbrent le martyr de l'imam Hossein en 680.





« Je sais que le peuple vaincra et que la démocratie arrivera »

Pour Shirin Ebadi, prix Nobel de la paix, les atteintes aux droits de l'homme et l'intégrisme dont son pays est victime finiront par disparaître. Il n'y a pas de fatalité iranienne.

PROPOS RECUEILLIS PAR SERGE MICHEL

Elle fut la première juge d'Iran. Destituée lors de la révolution islamique de 1979, Shirin Ebadi est devenue avocate des dissidents et milite pour faire évoluer son pays, notamment dans le domaine du droit des femmes.

GEO Après les élections de juin 2009, le régime iranien a-t-il changé de nature ?

Shirin Ebadi Malheureusement pas. Il est plus brutal et viole encore plus les droits de l'homme. Le pouvoir fait une utilisation abusive de l'islam. En Occident, vous avez une église qui permet l'interruption volontaire de grossesse, une autre qui l'interdit. Une qui autorise le mariage homosexuel, une autre qui le proscriit. L'islam aussi ouvre la porte à des interprétations différentes. Mais ce gouvernement rejette le point de vue des musulmans modernes et même

les critiques de certains religieux iraniens parmi les plus éminents.

Le pouvoir iranien vous accuse de trahir votre pays en étant « passée à l'Ouest ». Comment réagissez-vous ?

C'est de la pure propagande. Je suis musulmane, croyante et pratiquante. Le problème, c'est que ce régime ne tolère aucune critique. L'accusation de trahison me fait rire : tout mon travail en Occident est voué à l'Iran, ma patrie.

L'histoire et la culture de l'Iran sont-elles conciliables avec le respect des droits universels ?

Les droits de l'homme ne sont pas une norme, un standard. C'est une manière de vivre que l'on veut voir reconnue universellement. Notre religion est tout à fait compatible avec cela. La civilisation millénaire de l'Iran devrait lui permettre de

vivre en harmonie avec le reste du monde. Je sais que le peuple iranien vaincra et que la démocratie arrivera. Mais il est impossible de dire quand. L'avenir de l'Iran dépend de beaucoup d'éléments : le prix du pétrole, la situation politique de ses voisins, le dossier nucléaire, les relations avec les Etats-Unis, la Russie et la Chine.

Selon l'opposition, le peuple rejette le régime. Pourtant, le président conserve de nombreux partisans.

C'est vrai qu'au temps du chah, tous les Iraniens étaient unis contre lui. Même l'armée avait fini par l'abandonner. Les gardiens de la Révolution, eux, sont toujours prêts à tuer. Mais je crois qu'ils seront obligés de se rendre un jour. Ils ont aussi des familles, qui vivent avec le peuple. Pour le reste, je ne pense pas que ce régime ait plus de partisans, les fondamentalistes ont toujours réuni environ 15 % des voix. Et, à vrai dire, peu m'importe : même si ce gouvernement était soutenu par 90 % des Iraniens, je le critiquerai. Son comportement est inacceptable. On tire sur des gens sans défense, on attaque un dortoir de l'université à trois heures du matin en tuant cinq étudiants...

Retournez-vous bientôt à Téhéran ?

Je rentrerai dès que je pourrai travailler. La raison de mon exil n'est pas la peur, j'ai toujours été menacée. Mais je ne peux rien faire sur place. Alors, je m'occupe de mes clients à distance, je reste en contact avec mon équipe pour mener les affaires, par exemple le procès des responsables bahais [religion minoritaire née en Perse]. Nous défendons des femmes, des étudiants, des manifestants, des journalistes. C'est très difficile, car les tribunaux perdent chaque jour un peu plus de leur indépendance. Ainsi, un jeune qui a lancé trois pierres sur un policier sans même le toucher peut fort bien être condamné à mort.

Comment supportez-vous l'exil ?

Les miens me manquent. Ma famille est mise sous pression. Mon mari n'a pas le droit de quitter le pays. Ma sœur a passé plusieurs semaines en prison. Mais je ne suis pas malheureuse, car tout ce que je fais, c'est pour l'Iran.



Retrouvez la chronique « Planète GEO » sur France Info.